FRC3 27181 2
Case FRC 23053

AGRICOL VIALA,

OU

LE JEUNE HÉROS DE LA DURANCE,

FAIT HISTORIQUE ET PATRIOTIQUE:

ACTE EN PROSE, MÊLÉ DE CHANT.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre des Amis de la Patrie, le 13 messidor, l'an second de la République.

Paroles du Citoyen PHILIPON, musique du Citoyen L. JADIN.

Prix, 25 sols.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue Gilles-cœur, n°. 15.
Et chez la citoyenne VENTE, au théâtre des amis de la Patrie.

SECONDE ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens,
ISIDORE, nouvel époux de Pétronille.	*Laforest.*
ROGER, meûnier du voisinage. . .	*Dubois.*
UN AIDE-DE-CAMP.	*Dugrand.*
DEUX ESPIONS.	*Dozainville* et *Hugot.*
	Les Citoyennes,
PAULINE, veuve de Maximin Viala, meûnière.	*Schreuzer.*
AGRICOL, son fils, agé de 13 ans.	*Sérigny.*
PÉTRONILLE, sa nièce, épouse d'Isidore.	*Sara.*
Filles et Garçons de la noce.	

La Scène est sur les bords de la Durance.

AGRICOL VIALA.

Le théâtre représente, sur la droite, un bois épais ; dans le fond, la Durance ; à gauche un moulin à eau, duquel dépend un grand bac, qui manœuvre à la manière du pays. Le bac est attaché par une chaîne de fer, à une grosse pierre placée sur le rivage, de manière qu'elle couvre un peu la partie antérieure du bateau.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRICOL *seul. Il est en pantalon et en gillet, la tête nue : une pique est appuyée contre le mur de la maison. Près de là est un banc mobile.*

AGRICOL.

Nos gens tardent bien à revenir de la municipalité.... J'aurois pourtant été aussi aise que les autres, d'assister au mariage de ma cousine Pétronille. Je l'aime bien, ma cousine, d'abord parce que ma mère l'a élevée, comme si elle eût été ma sœur, et puis encore, parce qu'elle est bien attachée à ma mère..... à cette mère, si bonne, si tendre, que j'ai vu si affligée de me laisser seul ici !..... Mais notre moulin travaille pour nos frères d'armes, et j'ai envié à tout autre, le plaisir.... que dis-je ? le devoir de surveiller cette mouture importante... Peut-on avoir trop de soin de ceux qui défendent la République ?... Cependant,

si les rebelles, qui cherchent à traverser la Durance, se présentoient ici pour la passer, que pourrois-je faire pour les en empêcher? Quels seroient mes moyens?....

Pour servir la Patrie,
Que peut-on, à treize ans?
Ah! pourquoi de mes sentimens
Mes bras n'ont-ils pas l'énergie?
Mais que peut-on, à treize ans,
Pour servir la Patrie?

Ma mère me dit bien souvent:
« Aime ton pays, mon enfant;
» Qu'il te soit cher, plus que moi-même ».
Cela ne se peut pas, maman;
Pour toi, mon amour est extrême;
Je ne puis que l'aimer autant.

A ces idoles de mon ame,
Donne, ô ciel! un destin flatteur!
De mes jours même romps la trame,
Si c'est pour faire leur bonheur!

SCENE II.

AGRICOL, PAULINE.

PAULINE.

Me voici, mon enfant! me voici. J'ai devancé les autres, pour te revoir plutôt, et ne te pas laisser seul si long-tems.

AGRICOL.

Excellente mère! tu as trop couru. Si cela doit prendre sur ta santé, ne m'aime pas tant: tes caresses me sont bien douces; mais ta santé m'est encore plus chère.

PAULINE.

Aimable enfant! qui ne le chériroit pas?

AGRICOL, *la faisant asseoir sur un petit banc.*

Repose-toi. Comme elle a chaud!.... Mais tu dois être excédée de fatigue: car il y a loin d'ici à la Maison commune.

PAULINE.

Pour moi, la fatigue est légère,
Et je l'oublie en ce moment.
Il n'est pas de délassement
Qui soit plus doux pour une mère,
Que d'embrasser son enfant.

AGRICOL.

Dans ton sein j'ai puisé la vie,
Et de ton lait tu m'as nourri ;
C'est me donner deux fois la vie.
N'as-tu donc pu, maman chérie,
Me donner deux cœurs aussi ?

PAULINE.

Pour moi, la fatigue est légère,
Et je l'oublie en ce moment.
Il n'est pas de délassement
Qui soit plus doux pour une mère,
Que d'embrasser son enfant.

AGRICOL.

Si c'est là ton délassement,
C'est aussi, ma tendre mère,
Le plus doux pour ton enfant.

AGRICOL.

Oui, si j'avois deux cœurs, ils seroient tous les deux pour toi, pour toi seule.

PAULINE.

Et la République, mon cher Agricol ? c'est bien la première mère, celle-la !

AGRICOL.

Je ne l'oublie pas ; j'ai, pour la chérir, tes leçons et ton exemple.

PAULINE.

Tu as, sur-tout, les leçons et l'exemple de Maximin ton père. Que ses dernières paroles soient toujours présentes à ta pensée ! tu le vis, il y a près de deux ans, expirer, dans mes bras, des blessures glorieuses qu'il avoit reçues pour la Patrie. Il me pressoit de ses mains défaillantes ; son œil mourant se tournoit vers toi : tu étois en larmes. Il rassemble toutes ses forces, et il te crie : « pourquoi pleurer ? nous » n'avons plus de maîtres. Vois la Liberté nous sourire ; » consacre-lui ton ame toute entière ; qui ne l'aime qu'à demi, » n'est pas digne d'elle. » A ces mots, la pâleur de la mort se répandit sur son visage....

AGRICOL.

Eloigne, ô ma mère ! éloigne en ce jour, des souvenirs aussi déchirans : parlons plutôt de ma cousine. Dis-moi : est-elle bien contente ?

PAULINE.

Comment ne le seroit-elle pas ? Isidore a des mœurs ; il est plein d'ardeur pour le travail, d'affection pour ses semblables, de zèle pour la République. Avec des hommes comme ceux-là, les femmes sont toujours heureuses. Ce sont les vertus des époux qui font le bonheur des ménages.

AGRICOL.

Aimoit-il bien sa mère ?

PAULINE.

Beaucoup ; il en étoit l'appui et le consolateur.

AGRICOL.

Il aimoit bien sa mère.... il t'aimera donc bien ? Il m'aidera pendant la durée de la guerre, à remplacer près de toi, tes deux frères qui portent les armes pour la cause de la Liberté. Quand pourrai-je, comme mes oncles, aller combattre pour elle !.... Hélas !... il m'en coûtera bien de m'éloigner de toi.

PAULINE.

Ce n'est que quitter une mère pour une autre, et celle-là doit paser avant tout ; il faut abandonner tout le reste pour la défendre : car sans Patrie, il n'y a plus de famille. Au reste, mon enfant, on s'éloigne, mais on ne se sépare pas ; les cœurs restent toujours ensemble. (*on entend la musique de la noce.*) J'entends revenir la noce, je vais ouvrir les portes, et finir de tout préparer.

AGRICOL.

Aussi-tôt que j'aurai embrassé ma cousine, j'irai t'aider. (*elle s'en va.*)

SCÈNE III.

AGRICOL, PÉTRONILLE, ISIDORE, LA NOCE. *Ils defilent deux à deux ayant à leur tête Isidore et Pétronille.*

PÉTRONILLE.

C'est sans doute à mon petit cousin, que j'appelle avec tant de plaisir mon petit frère, c'est à lui d'être le premier garçon de ma noce. Viens, mon cher Agricol, que je t'en attache le ruban.

DUO.

Que ce ruban sans cesse,
Rappelle à ta tendresse
Le nœud qui nous unit,
La sœur qui te chérit
Et t'aimera sans cesse.

AGRICOL.
Que j'aimerai sans cesse.

Que sa triple couleur,
A chaque instant, dans tes veines,
Porte la bouillante ardeur
Des vertus républicaines!
Sans ces vertus point de bonheur.

ISIDORE.
Sans ces vertus, point de grandeur.

CHŒUR.

FEMMES.
Sans ces vertus point de bonheur.

HOMMES.
Sans ces vertus point de grandeur.

ISIDORE.

Je veux, à mon tour, faire mon présent de noce au charmant petit cousin....

AGRICOL.

Dis: petit frère; ce mot est plus doux.

ISIDORE.

Il me plaît aussi davantage! au charmant petit frère que l'hymen vient de me donner. (*Il lui place un bonnet rouge sur la tête.*)

Du bonnet de la Liberté
Pare ton front avec fierté.
Si jamais un tyran s'apprête
A l'avilir, à l'enlever,
Mets ta gloire à le conserver;
Qu'il ne tombe qu'avec ta tête.

AGRICOL.

Puissé je te prouver bientôt que je suis digne de le porter! Je cours aider ma mère. Allons, mes amis, entrez avec moi. (*tout le monde le suit, excepté les deux époux.*)

SCÈNE IV.

ISIDORE, PÉTRONILLE.

ISIDORE, *à Pétronille.*

Ne te presse pas de les suivre; laisse-moi jouir des premiers momens de ma félicité; laisse-moi t'embrasser tout à mon aise.

PÉTRONILLE.

Non, non, entrons. Que vont dire les personnes qui nous ont accompagnés devant l'officier municipal?

ISIDORE.

Eh bien! que diront-elles? Ne suis-je pas ton mari, voyons? n'es-tu pas ma femme, oui ou non? Il n'y a plus à s'en dédire.

PÉTRONILLE.

Je ne veux pas m'en dédire non plus; mais....

ISIDORE.

Rien qu'un petit baiser!

PÉTRONILLE.

Point, point.

ISIDORE.

Voilà que tu ne m'aimes déjà plus. Comme le mariage opère promptement!

PÉTRONILLE.

Il n'opérera que pour augmenter, chaque jour, l'attachement que nous avions déjà l'un pour l'autre. Laisse tes folies, et n'écoutons ici que les mouvemens d'une vive et pure tendresse.

ISIDORE.

ISIDORE.

Ah ! ces sentimens sont brûlans dans mon ame : mets ta main là. (*Il place la main de Pétronille sur son cœur.*)

Bonheur suprême!
A ce que j'aime
L'hymen a lié mes destins.

PÉTRONILLE.

Ses nœuds n'ont uni que nos mains;
Nos cœurs l'étoient par l'amour même.

ENSEMBLE.

Bonheur suprême!
A ce que j'aime.
L'hymen a lié mes destins.

PÉTRONILLE, *montrant la riviere.*

Comme cette onde fugitive
Qui, de fleurs, embellit la rive,
Que le temps coule sur nos jours!
Et si jamais l'orage gronde,
Que, bientôt, le Zéphyr à l'onde
Redonne son paisible cours!

Quel est ce souhait plus civique,
Moins égoïste que le mien?

Eh bien?

Eh bien?

Mon zèle pour la République,
Ne le cédera pas au tien.

ISIDORE.

Ne crains pas que l'orage gronde,
Chez nous l'hymen sera toujours
Logé près des amours.

Je fais un souhait plus civique,
Moins égoïste que le tien.

D'un joli petit soldat,

D'un joli petit soutien,

Tous les ans, tu m'entends bien,
Enrichissons la République.

ENSEMBLE.

Bonheur suprême!
A ce que j'aime,
L'hymen a lié mes destins!
Ses nœuds n'ont uni que nos mains;
Nos cœurs l'étoient par l'amour même.

Bonheur suprême!
Heureux destins!

SCENE V.

Les précédens, ROGER, les Gens de la noce.

ROGER.

PARLEZ donc, vous autres : vous êtes drôles de nous planter là. Est-ce que vous croyez que c'est déjà la nuit ? Nous n'avons pas seulement déjeûné.

ISIDORE.

Nous en parlions.

ROGER.

Vous en parliez !... oui, de quelqu'un de ces déjeûners....

ISIDORE.

Ne vas-tu pas déjà dire des godrioles ?

ROGER.

Un jour de noce, elles ne sont pas tout-à-fait déplacées ; et puis, quand il ne reste plus que le babil, il est bien permis d'en faire usage ; ça console.

PÉTRONILLE.

Allons, père Roger, venez boire quelques verres de vin, cela vaudra mieux. (*elle le prend par le bras.*)

ROGER.

Doucement. Les meûniers de la Durance ne vont se mettre à table qu'en chantant et en dansant.

PÉTRONILLE.

La méthode est bonne. En ce cas, un petit couplet dont nous danserons le refrein.

TOUS.

Oui, oui ; un joli refrein.

ROGER.

Joli refrein ! Ma foi, je n'en ai qu'un ; c'est toujours *vive la joie et le travail !* car pour être bon Républicain, il faut qu'on travaille. Les paresseux, les oisifs, ne sont pas

patriotes, voyez-vous. Je dis donc, vive la joie et le travail ! et puis encore vive le travail et la joie ! Sur ça, voici ma ronde : écoutez bien.

Chez nous jamais le chagrin
N'aura de carte civique.
Gaîté, travail, c'est mon refrein.
Le chœur répete et danse. Chacun à la République
Doit le tribut de son moulin.

Nos moulins, ce sont nos talens;
Laboureurs, Artistes, Savans,
Chacun doit moudre à sa manière:
Mais, pour tout bon Républicain,
Le cœur, le cœur est le moulin,
Et la Patrie est la meûnière.

Chez nous, &c.

Filles, qui cherchez un époux,
Venez le choisir parmi nous.
Ici, le plaisir ne dort guère :
Un bon meûnier est toujours prêt.
Dès l'matin, au bruit du claquet,
Il chante avec sa ménagère.

Chez nous, &c.

Mes amis, pour la servir mieux,
De mon moulin j'en ai fait deux;
Et je veux vous apprendre à moudre.
Tour-à-tour, le soir, le matin,
A nos frères, broyons du grain,
Contre les rois, broyons la poudre.

Chez nous jamais le chagrin
N'aura de carte civique,
Gaîté, travail, c'est mon refrein.
Chacun à la République
Doit le tribut de son moulin.

SCÈNE VI.

Les mêmes, UN AIDE-DE-CAMP.

L'AIDE-DE-CAMP.

QUE faites-vous là, camarades? est-ce le tems de s'amuser à la danse, quand la Patrie est dans le plus grand danger?

PLUSIEURS VOIX.

Comment?
Qu'est-ce que c'est?
Expliquez-vous.

ISIDORE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

L'AIDE-DE-CAMP.

Les révoltés cherchent à passer la Durance, pour venir égorger les Patriotes.

ROGER.

N'est-ce que ça? nous le savons, et nous ne les craignons pas. Les traîtres sont toujours lâches: en fait de courage, un bon Sans-Culotte vaut dix rebelles.

L'AIDE-DE-CAMP.

Rien de mieux que le courage: cependant, il faut que la prudence le dirige; et ce poste est important.

ROGER.

Ce poste ne risque rien. Les révoltés n'y passeront la Durance, que lorsqu'il n'y aura plus d'eau dans la rivière, ou de sang dans nos veines.

L'AIDE-DE-CAMP.

Le bac ne traverse plus?

ISIDORE.

Non, plus. Je ne connois absolument aucun bateau de

l'autre côté : nous n'y avons même pas vu de rassemblement.

L'AIDE-DE-CAMP.

Il peut se former au moment où l'on y pensera le moins. Le grand moyen des traîtres est de surprendre.

ROGER.

On ne surprend pas des Patriotes. Visitez d'autres postes; nous répondons de celui-ci.

ISIDORE.

La rivière est ici large, profonde, rapide. Le bac est sur notre rive; une bonne chaîne et un excellent cadenas l'y attachent...

ROGER.

Et nous sommes-là.

L'AIDE-DE-CAMP.

Je me repose sur votre vigilance, je compte sur votre bravoure; et je vais faire mon rapport au Général. (*il s'en va.*)

SCÈNE VII.

Les mêmes, PAULINE, AGRICOL.

PAULINE, *entrant d'un côté, tandis que l'Aide-de-Camp sort de l'autre.*

Je venois savoir quel motif vous arrête; il y a long-tems que tout est prêt. Mais que vouloit ce militaire qui s'en va ?

ISIDORE.

C'est un Aide-de-Camp qui venoit nous recommander la plus grande vigilance sur les tentatives que pourroient faire les rebelles.

PAULINE.

Toutes ces recommandations-là ne valent pas celles que le patriotisme écrit dans le cœur.

ROGER.

Voilà ce qui s'appelle parler en Républicaine.

PAULINE.

Nous apprendrons aux rebelles que, si la Patrie a quelques fils ingrats, le grand nombre est fidèle.

AGRICOL.

Nous ne l'abandonnerons jamais.

PAULINE.

Lui garder sa foi, mon fils, est le premier des devoirs; et il doit coûter d'autant moins à remplir, que le traître finit toujours par être aussi méprisable à ses propres yeux, qu'horrible à ceux d'autrui.

ROGER.

Pauline a bien raison.

ISIDORE.

Je pense absolument de même.

PAULINE.

Penser n'est rien; agir est tout.

ISIDORE & ROGER.

Nous agirons quand il le faudra.

PAULINE.

En attendant que cette occasion se présente, venez prendre des forces à table. Je ne vois rien sur l'autre rive, qui soit capable de nous donner la moindre inquiétude. Allons déjeûner.

ROGER.

C'est bien dit, ça. Pauline fait toujours les plus jolies petites motions du monde.

PLUSIEURS VOIX.

Appuyé! appuyé!

PÉTRONILLE.

Il faut pourtant que quelqu'un garde.

ISIDORE.

C'est juste. En ce cas...

ROGER.

Vas-tu pas t'offrir, toi qui es le marié? comme si ça se pouvoit!

PÉTRONILLE.

Ce sera moi.

ROGER.

Encore? faut-il pas qu'à table, on boive à la santé de l'épousée? faut il pas qu'on l'embrasse?... Tenez, mes amis, j'aime pas mal le vin, vous le savez.... eh bien! j'aime encore mieux la Patrie. Je donnerois, pour elle, tout mon sang, tous mes tonneaux.... Je garderai.

PLUSIEURS VOIX.

Non; ce sera moi.

PAULINE.

Ecoutez-moi bien: s'il s'agissoit de se battre, je laisserois ce soin aux hommes. Dans une bataille, il faut des bras; mais pour faire sentinelle, il ne faut que des yeux, et j'en ai encore d'assez bons.

ROGER.

Et d'assez beaux, que je dis.

PAULINE.

D'ailleurs, une femme est, je crois, plus propre qu'un homme à servir de sentinelle, parce que, naturellement...

ROGER.

Parce que, naturellement, le beau sexe est furet, curieux...

PAULINE.

Roger, il est aussi capable de grandes actions que le vôtre; et celles qui font les héros, savent l'être... mais nous n'en sommes pas encore là. Il n'est question que de faire ici la garde, je m'en charge, et je m'en acquitterai bien.

AGRICOL.

Ce que tu dis-là, ma mère, est précisément ce qui doit

me valoir la préférence, pour monter ici la garde. Je suis jeune, j'ai, avec de bons yeux, un cœur tout brûlant de patriotisme, et ce sera, pour moi, l'occasion de mériter le bonnet national, dont je viens de me parer.

TOUS.

Bravo ! bravo !

PAULINE.

Je le veux bien, mon bon ami... Viens, en ce cas, chercher des gâteaux et quelques fruits ; tu déjeûneras ici, en attendant qu'on vienne te relever.

ROGER.

Va, va ; nous ne demeurerons pas long-tems à table. (*Au moment qu'ils rentrent, deux hommes mal vêtus sortent du bois ; l'un est coëffé d'un bonnet rouge, et porte un tambourin et un galoubet.*)

SCÈNE VIII.

DEUX ESPIONS.

PREMIER ESPION.

Enfin, les voilà qui rentrent. Ils vont se livrer à la joie et au tumulte inséparables d'une noce ; nous aurons le tems de faire notre coup.

SECOND ESPION.

Je vais me dépêcher de détacher le bac ; je le conduirai de l'autre côté. Nos camarades, qui sont cachés dans les ravins, pourront s'y embarquer tout de suite.

PREMIER ESPION.

Ne perds pas un moment. Si c'est une chaîne de fer qui attache le bac au rivage, tu feras usage de la lime que tu as apportée.

SECOND ESPION.

Mais cet enfant qui va revenir ?... il faudroit peut-être l'expédier ?

PREMIER

PREMIER ESPION.

Tu as raison, ce sera le plus sûr... Cependant, il pourroit crier et nous découvrir.

SECOND ESPION.

Comment donc faire?

PREMIER ESPION.

Ne t'inquiète pas; je saurai détourner son attention, et même couvrir le bruit de la lime, si tu t'en sers. Ceci me servira. (*Il montre son tambourin.*) Va, cours; à tout moment il peut arriver. (*L'Espion rentre dans le bois, se glisse vers la barque et s'occupe à limer le cadenas, durant les trois scènes suivantes; de tems en tems on entend quelques coups de lime, pendant qu'Agricol chante. Enfin, l'espion emmène le bac de l'autre côté.*)

SCÈNE IX.

L'ESPION, AGRICOL, *apportant une brioche et quelques fruits.*

AGRICOL.

Que fais-tu donc là? que demandes-tu?

L'ESPION.

Je viens offrir mes petits services aux gens de la noce; il faut de ceci, quand on se marie.

AGRICOL.

Nos gens ne sont par prêts à danser; ils ne font que de se mettre à table.

L'ESPION.

J'attendrai, et, si tu veux, je te jouerai un petit air en attendant.

AGRICOL.

Soit. Un air patriotique, au moins?

L'ESPION.

Je n'en sais pas d'autres.

AGRICOL.

Connois-tu : *à la Liberté ?*

L'ESPION.

Rendons tous hommage ?

AGRICOL.

Oui.

L'ESPION.

Certainement. La chanson et l'air me sont connus ; je ne joue que ça.

AGRICOL.

Je vais là dire : tu m'accompagneras.

L'ESPION.

Très-volontiers. (*à part.*) On entendra moins travailler la lime.

AGRICOL.

A la Liberté
Rendons tous hommage :
Elle est de tout âge
La divinité.

SCENE X.

Les mêmes, PAULINE.

PAULINE.

Qu'est-ce donc que le bruit que j'ai entendu de la cour?

AGRICOL.

Tu le vois, ma mère : c'est un ménétrier qui est venu pour faire danser la noce.

PAULINE.

Il n'est pas du canton. Quel est ton pays ?

L'ESPION.

Cavaillon ; et je suis bon Républicain. (*Il montre son bonnet.*)

PAULINE.

Ah ! ah ! ce bonnet-là n'est pas toujours une preuve ; il a coëffé plus d'un malveillant.

AGRICOL.

Quel bonheur pour la République, si l'on pouvoit lire sur les visages, ce qui se passe au fond des cœurs !

PAULINE, *à part, après avoir regardé par-tout.*

Il est seul, il n'y a rien à craindre. (*haut.*) Et que chantiez-vous là, tous les deux ?

AGRICOL.

La chanson de la Liberté !

PAULINE.

C'est bien, mon ami, c'est bien. Elle est la déesse des Français, elle devroit l'être de toute la terre.

AGRICOL.

Va rejoindre ta compagnie.

PAULINE.

Je la préviendrai sur l'arrivée du ménétrier. Continuez. Ce pauvre enfant trouvera le tems moins long. (*elle rentre.*)

SCÈNE XI.

AGRICOL, L'ESPION.

L'ESPION.

Nous allons reprendre nos couplets ?

AGRICOL.

Sans contredit. Chanter la Liberté, est, pour moi, ce qu'il y a de plus doux au monde. (*L'espion commence l'air.*)

AGRICOL.

A la Liberté
Rendons tous hommage;
Elle est de tout âge
La divinité.

Voyez sur la verdure,
L'enfant de la nature,
Gaîment jouer, courir:
C'est qu'il est sans contrainte,
Et peut céder, sans crainte,
A l'instinct du plaisir.

A la Liberté, &c.

Le jeune homme, à sa flamme,
Puise une nouvelle ame:
Elle en fait un héros.
Perd-il cette maîtresse?
Les fleurs de sa jeunesse
Se changent en pavots.

A la Liberté, &c.

Oui, tant qu'on est sans chaînes,
Les travaux et les peines
Ont encor leur gaîté.
Vieux même et hors d'haleine,
On danse sous le chêne
Cher à la Liberté.

A la Liberté, &c.

(*Ici l'on entend le bruit de la corde qui glisse sur le mât du bac ; Agricol se retourne, et voit que l'autre Espion emmène le bac.*)

AGRICOL.

Au secours ! aux armes ! accourez ! on nous trahit. (*L'autre Espion se sauve dans le bois.*)

SCÈNE XII.

AGRICOL, *les gens de la noce accourant en désordre.*

ISIDORE.

QU'Y a-t-il donc, Agricol?

ROGER.

Où sont les traîtres?

PAULINE.

Qu'as-tu, mon enfant? je ne vois rien.

AGRICOL, *montrant le bac.*

Voyez, voyez!... Ah! ma mère! ce maudit ménétrier...

PAULINE.

Quel malheur!

PLUSIEURS VOIX.

Ils vont tout s'accager.
Qu'allons-nous devenir?

ROGER.

Paix! ces cris-là ne servent qu'à nous étourdir. L'essentiel est de ne pas perdre la tête et de montrer du cœur. Allons, d'abord, nous armer. (*ils s'en vont par différens endroits.*)

SCÈNE XIII.

AGRICOL, les FEMMES.

PAULINE.

COMMENT cela s'est-il donc passé, mon enfant?

AGRICOL.

Ce maudit ménétrier est un traître. Tandis que je chantois la Liberté, et que son tambourin m'empêchoit de rien en-

tendre, il faut qu'un de ses complices ait détaché le bac... Ah! ma mère! quel sera ton sort!

PAULINE.

Ne nous occupons que de la République, mon cher Agricol: voilà ta véritable mère; et, si l'ennemi vient, ne songe qu'à elle; oublie ton âge; sois un homme! il faut qu'aujourd'hui le laurier de la victoire ceigne ton front, ou que la palme civique couvre ton cercueil.

SCÈNE XIV.

Les mêmes, LES HOMMES, *diversement armés.*

ROGER.

Les femmes n'ont qu'à rentrer; il ne nous faut ici que des hommes.

ISIDORE, *à Pétronille.*

Emmène ton petit cousin.

PAULINE.

Qu'il reste! As-tu donc oublié qu'il est le fils de Pauline? Mesure son courage et non sa taille.

ROGER.

Emmène-le, Pétronille; il est inutile d'exposer un enfant.

AGRICOL.

Un enfant! Viens, ma mère, je saurai montrer que je suis digne de toi. (*il sort avec les femmes.*)

SCÈNE XV.

LES HOMMES.

ROGER.

AMIS, ne nous dissimulons pas que le danger est grand. Nous sommes peu de monde ; mais la valeur vaut le nombre.

ISIDORE.

Si l'on envoyoit quelqu'un chercher du secours dans les postes voisins ?

ROGER.

Ces secours n'arriveroient pas à tems ; c'est ici l'affaire du quart - d'heure. Amis, vaincre ou mourir, pas de milieu.

Pour leur disputer le passage,
Qu'avons - nous besoin de secours ?
Des révoltés ont toujours
Plus d'audace que de courage.
Que leur aveugle rage,
Croyant toucher au port,
Trouve sur ce rivage,
La mort.

LE CHŒUR.

Que leur aveugle rage, &c.

ISIDORE.

Comme leur troupe s'est grossie !
Comme il en vient des environs !

La forêt en est remplie.

ROGER.

Félicitons-en la Patrie.
Plus il en vient, plus nous en détruirons.

Qu'importe ? arrachons-leur la vie,
Après, nous les compterons.

CHŒUR.

Que leur aveugle rage, &c.

(Pendant ce morceau, les rebelles se sont embarqués et se mettent en devoir de traverser.)

SCÈNE XVI.

Les mêmes, AGRICOL, *en chemise, en caleçon, nuds pieds; les manches de sa chemise retroussées, une petite hache à la main.*

AGRICOL.

JE vais réparer ma faute, ou m'en punir. (*il traverse rapidement l'intervalle qui le sépare de la rivière et s'y précipite.*)

ISIDORE, *à Roger.*

Où va-t-il? Sais-tu quel est son projet? (*Le bac avance lentement.*)

ROGER.

Non; mais laissons-le gagner son bonnet républicain. Tenons-nous prêts seulement à le seconder ou à le venger.

ISIDORE, *à quelques-uns des siens, qui couchent les rebelles en joue.*

Camarades, ne perdons pas à tirailler de loin, le peu de poudre que nous avons. Coups perdus que tout cela!

ROGER.

Oui, mes amis, l'arme des Sans-Culottes; c'est avec le fer qu'il faut attaquer ces scélérats, à la descente du bateau.

ISIDORE.

Le vois-tu, Roger? D'une main, il s'attache à la corde, de l'autre il cherche à la couper. (*Tout le monde regarde avec la plus grande inquiétude. Les rebelles font feu sur Agricol.*)

ROGER.

Courage, Agricol! courage!

TOUS.

Courage! courage!

ISIDORE.

Redouble! redouble!

ROGER.

ROGER.

Victoire ! victoire ! La corde est coupée !

ISIDORE.

Le bac est emporté par le courant ; le pays est sauvé !

TOUS.

Le pays est sauvé ! Vive, vive Agricol !

ROGER.

Courons au-devant de notre jeune et vaillant libérateur.

ISIDORE, *à un habitant.*

Cours annoncer cette victoire à nos femmes ; et féliciter Pauline.

ROGER.

Il nage avec bien de la peine ; auroit-il reçu quelque coup de feu ?

ISIDORE.

Je vais l'aider à regagner le bord. (*il se jette à l'eau et ramène Agricol qui est blessé à la tête. Roger le soutient de l'autre côté.*)

ROGER.

Je crains qu'il ne soit blessé dangereusement. Il faut le conduire à la maison.

AGRICOL, *d'une voix foible.*

Restons ici ; je ne saurois aller plus loin. (*On l'asseoit sur le banc. D'une voix forte.*) « Je meurs ; cela m'est égal : » c'est pour la Liberté ».

SCÈNE XVII.

Les mêmes, LES FEMMES, *accourent en chantant.*

CHŒUR.

HEUREUSE nouvelle!
La troupe rebelle
S'éloigne de ces lieux.

PAULINE.

Mon fils!.... Mais, ô peine cruelle!
Le trépas va fermer ses yeux!

CHŒUR.

Le trépas va fermer ses yeux!

AGRICOL.

Sèche tes pleurs, mère adorée!
La Patrie!.... elle est délivrée!
Pour moi, la mort n'a rien d'affreux!

PAULINE.

Mon fils!.... ô moment douloureux!
Mon fils!.....

AGRICOL.

Une atteinte mortelle
Me ravit la clarté des cieux.
De ma mort la cause est si belle!....
Non le trépas n'a rien d'affreux.....
Adieu, ma mère! (*avec un grand cri.*)

PAULINE, *se précipitant sur lui.*

O destin rigoureux!

CHŒUR.

Il meurt! O moment désastreux!

SCENE XVIII.

Les mêmes, L'AIDE-DE-CAMP.

L'AIDE-DE-CAMP.

Nous avons entendu quelques coups de fusil ; j'ai vu le bac emporté par le courant ; que s'est-il donc passé?

ROGER.

Le pays n'a plus rien à craindre ; mais il en coûte la vie à ce jeune héros!

L'AIDE-DE-CAMP.

Ne le pleurons pas. Mourir pour la Patrie, c'est vivre pour la gloire. (*à Pauline*) Tendre et généreuse mère, songez que s'il vous est ravi, c'est dans le champ de l'honneur, et que le pays doit sa conservation au jeune héros qui vous dut le jour.

PAULINE.

Mon fils n'est plus !... Qui me rendra ses tendres soins, ses caresses ?

L'AIDE-DE-CAMP.

Qui ? tous nos Concitoyens. Un soldat qui meurt pour la République, laisse autant de fils à sa mère, qu'il reste de Républicains.

ROGER.

Ne lui disiez-vous pas tous les jours : Agricol, mon cher Agricol, aime la Patrie ; aime-la plus que tu ne peux me chérir ?

PAULINE.

Je le lui disois.

L'AIDE-DE-CAMP.

Eh bien ! c'est pour la Patrie qu'il est mort !

PAULINE, *essuyant ses larmes, et prenant en quelque sorte un nouvel être.*

« Ah ! c'est vrai... il est mort pour la Patrie... je ne le » pleure plus ».

L'AIDE-DE-CAMP.

Oui, c'est moins un tribut de larmes, qu'un tribut d'admiration, qui est dû à son dévouement généreux. Célébrons sa mémoire, et que les éloges donnés à sa vertu, engagent nos enfans à imiter son exemple. (*On emporte Agricol, et Pauline le suit*)

CHŒUR.

Chantons Viala, chantons sa gloire ;
A treize ans il fut un héros.
France! poursuis tes grands travaux,
Vois les lauriers de la victoire
Croître, pour toi, sur les berceaux.
Chantons Viala, chantons sa gloire ;
A treize ans il fut un héros.

ROGER.

Viala n'étoit qu'à son aurore,
Ses premiers pas sont des succès.
Le courage, chez les Français,
N'attend pas l'âge pour éclore.
O toi, dont les biens sont promis
A ceux que le civisme épure!
Couronne, auteur de la Nature,
L'amour qu'il eut pour son pays.

CHŒUR.

Couronne, &c.

L'AIDE-DE-CAMP.

A la naissante République
Veut-on assurer d'heureux jours ?
Il faut en bannir, pour toujours,
L'opulence et le faste antique.
Simples de mœurs, simples d'habits,
Prenons les vertus pour parure.
Plus on revient à la nature,
Plus on s'attache à son pays.

CHŒUR.

Plus, &c.

ISIDORE.

Nymphes des bords de la Durance,
Veuves des galans Troubadours,
Des jeux, des muses, des amours,
Cessez de déplorer l'absence.
Un héros, à vos noms chéris,
Imprime une gloire plus sûre;
Ils ne chantoient que la nature,
Et Viala meurt pour son pays.

CHŒUR.

Ils ne chantoient, &c.

PÉTRONILLE, *au public.*

A ce tableau patriotique,
Daignez sourire avec bonté,
Que sa touchante vérité,
Rappelle à l'ordre la critique.
De l'art l'auteur auroit le prix,
S'il avoit su dans sa peinture,
Aussi bien rendre la Nature,
Que vous aimez votre pays.

(*Le chœur répète les quatre derniers vers.*)

FIN.